



Quand Agnès Varda saluait les Cubains



En décembre 1962, la cinéaste Agnès Varda partait à Cuba. Elle était invitée par l'ICAIC (Institut cubain de l'art et de l'industrie cinématographiques) à photographier l'euphorie révolutionnaire, sur la recommandation de son collègue Chris Marker, qui venait d'y réaliser un documentaire, *Cuba Si*.

Agnès Varda revient à Paris en janvier 1963, riche d'environ 4 000 clichés d'une grande qualité. Le Centre Pompidou, qui a acquis 145 de ces tirages argentiques, en propose la découverte dans l'exposition « Varda/Cuba », présentée à la galerie de photographies du musée, jusqu'au 1^{er} février 2016. Les commissaires ont voulu redéfinir les talents d'Agnès Varda en photographe, un art auquel elle fut formée à l'École de Vaugirard, avant de basculer vers le cinéma.

Années « de révolution cha-cha-cha »

« Varda/Cuba » présente également *Salut les Cubains*, un documentaire de vingt minutes réalisé en filmant ces photographies cubaines, à l'aide du procédé du « banc-titre », couramment utilisé dans le cinéma d'animation.

La bande-son, collée au récit (dit par Varda et Michel Piccoli), est un très beau déroulement de rumba, de son, de guaguancó, de guaracha... « *Je voulais montrer, entre autres, les sources africaines, haïtiennes, françaises, catholiques de la musique cubaine* », précise Agnès Varda.

Cuba vit alors ses années « de révolution cha-cha-cha », festive et euphorique. La crise des missiles d'octobre 1962 – des missiles nucléaires soviétiques sont pointés vers les États-Unis – n'a pas ébranlé le bouillonnement cubain. Au contraire, l'« île rouge » prolonge avec délectation la joie d'avoir expulsé les Américains et leur suppôt, le dictateur Fulgencio Batista, renversé en 1959 par Castro et ses compagnons.

Aucune contingence formelle

Les photographies d'Agnès Varda, souvent déployées en séries, exaltent cette liberté, libres elles-mêmes de toute contingence formelle.

« *La nourriture manquait, il n'y avait pas de camions pour la transporter, mais on faisait des films, on faisait des expositions et on dansait beaucoup* », rappelle Agnès Varda. « *Salut aux révolutionnaires qui ont eu le mal*



[Visualiser l'article](#)

de mer... Salut aux révolutionnaires lyriques... Salut aux révolutionnaires romantiques », dit le commentaire – photographies de vagues floues, de bateaux, de Fidel Castro sur fond de pierres qui lui font des ailes d'ange.

A cette époque, outre Chris Marker, bon nombre d'intellectuels ont déjà fait le voyage à Cuba, de Jean-Paul Sartre à Simone de Beauvoir, de Gérard Philipe au Néerlandais Joris Ivens, qui y a tourné en 1961 *Carnet de Viaje* et *Pueblo en Armas*. Tous ont appris les bases du cha-cha-cha, musique et danse afro-cubaine, signe d'une recherche intense des racines de la cubanité.

Avec un Leica, Varda photographie les coupeurs de canne, les brigades d'alphabétisation, les jeunes cinéastes, le peintre Wifredo Lam, l'écrivain et musicologue Alejo Carpentier, le poète Roberto Retamar...

Célébrités et anonymes

Dans les tirages proposés au Centre Pompidou, on verra des célébrités et de nombreux anonymes, fumeurs de cigares, patineurs à roulettes, danseurs de rue, mais aussi des personnages clés d'une île qui basculait d'un monde à l'autre dans les années 1960.

Ainsi, le grand chanteur Benny Moré (1919-1963), le « barbare du rythme », qu'Agnès Varda croise par hasard dans un supermarché et à qui elle demande de danser. Moré est une légende cubaine. Compositeur de *Bonito y Sabroso*, un standard repris par la suite par les plus grands noms de la salsa, d'Oscar D'Leon ou Celia Cruz, l'homme noir menait un orchestre au son latin et jazzé, en riant à gorge déployée. Une trentaine de tirages de Benny Moré sont exposés : en gros plan, moustache bien taillée, canne et panama vissé sur le crâne, élégant, ironique.

Dans cette très belle galerie de portraits figure Sara Gomez (1943-1974), jeune documentariste de l'ICAIC. Les autorités l'avaient chargée d'accompagner Agnès Varda à Santiago de Cuba, et de l'aider « à discuter avec les gens, rencontrer les paysans, se souvient la cinéaste. *J'ai vu arriver cette petite femme amusante, extrêmement vivante* ». Cette enfant de la révolution avait rejoint les rangs de l'ICAIC en 1961, l'année du débarquement américain dans la baie des Cochons.

Racines africaines de la société cubaine

Sara Gomez, qui s'intéressait aux marges, au grand dam des gardiens de la révolution, a tourné dix documentaires avant de mourir d'une crise d'asthme à l'âge de 31 ans, alors qu'elle terminait son premier long-métrage, *De cierta manera*.

Elle était noire, dans un pays où le mélange racial n'avait pas effacé les différences de statut héritées des temps esclavagistes. La jeune Sara jette alors un regard aigu sur les racines africaines de la société cubaine, à commencer par les siennes, celles de sa famille, tous des musiciens.

« *J'ai demandé à "Sarita" [son surnom] et à de jeunes auteurs, techniciens, opérateurs de l'ICAIC, de venir danser un cha-cha-cha dans les rues d'un quartier très populaire. Sarita était en costume militaire, mais d'une parfaite féminité. Sur tout cela régnait un mélange d'admiration pour Fidel, et de liberté* », souligne Agnès Varda. « *C'est le cha-cha-cha final* », écrit alors la réalisatrice.

Varda/Cuba. Centre Pompidou, galerie de photographies (niveau – 1), Paris 4 e . Tous les jours sauf mardi, 11 heures à 21 heures. Entrée libre, jusqu'au 1 er février 2016.

Catalogue, éd. [Xavier Barral](#), 170 pages, 39 euros.